

Alain
Alno

LE GOÛT DU PAIN



Alain Alno

Le Goût du pain

© Alain Alno, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8012-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1^{ère} Partie

La vie de famille

Chapitre 1

Joseph traversa la place, le bruit des feuilles mortes qui s'écrasaient sous ses pas lui résonnait dans la tête. Les traces de la nuit blanche qu'il venait de passer s'épandaient sous ses paupières. Depuis dix ans, elles n'avaient pas quitté cet endroit sur son visage.

Germaine venait juste d'ouvrir et il sentit l'odeur du café chaud se répandre sur la terrasse du bar des platanes. Tous les matins, il était son premier client et son premier fournisseur aussi. À sept heures, en plein mois de novembre, les gens retardaient le moment de sortir. Le pain qu'il lui apportait était encore chaud sous son bras et il aimait le contact de cette douce chaleur représentant son travail de la nuit. Il entendait de loin Germaine bougonner après les mouches.

— *Elles n'ont pas toutes encore crevé, ces garces. Mouches en novembre, Noël en décembre.*

— *Mais non, ma Germaine, ce n'est pas ça le dicton.*

— *C'est quoi ?*

— *Mouches de novembre, patates dans la cendre.*

— *Bonjour mon beau. Tu sens bon le levain et la farine. Tu es mon soleil du matin, viens faire la bise à ta petite Germaine.*

Joseph souriait intérieurement. La 'petite' le dépassait fièrement d'une tête quand il se trouvait à sa hauteur ou de deux s'il restait en bas de l'estrade qu'il était nécessaire de monter pour passer derrière le comptoir.

Ce jour-là, il resta derrière le bar et Germaine le rejoignit pour lui prendre le visage entre ses mains et écraser sa bouche goulue sur ses lèvres.

Elle sentait le vétiver et sa peau était fraîche et duveteuse comme celle de toutes les femmes de sa corpulence. La petite chatouille qu'il ressentit à la pointe du nez lui fit passer un frisson sur les épaules.

— *Tu sais bien que je ne veux pas que tu m’embrasses, quelqu’un pourrait nous voir.*

— *Et alors ? Depuis le temps que je t’embrasse tous les matins sur la bouche et tu ne t’en es jamais plaint. Si encore, je mettais la langue...*

Elle avait raison. Il se sentait ridicule. Elle avait vingt ans de plus que lui et affichait la même différence en kilos sur la balance.

Il connaissait Germaine depuis qu’il s’était installé, dans les années trente, dans une des deux boulangeries du village, mais la seule à faire face au café des platanes. Elle n’était pas encore veuve et son mari l’aidait à tenir l’établissement.

Enfin, l’aider n’était pas exactement le mot qu’aurait employé Germaine en parlant de son mari. Il passait plus de temps devant le comptoir avec les clients, que derrière à boire le bénéfice avec ses copains et à dire des ‘*conneries*’ à longueur de journée. Il ne se levait de son tabouret que pour aller chercher une nouvelle bouteille à la cave. Bien sûr, il fut emporté par une cirrhose foudroyante qui libéra Germaine de son ‘*ivrogne de mari*’. Son veuvage récent semblait l’attrister bien moins qu’une épouse normale aurait pu l’être dans de pareilles circonstances.

Les représentants en spiritueux semblaient bien plus touchés qu’elle par le décès de son conjoint et l’impact sur les commandes devinrent alors plus adaptées à la consommation hebdomadaire de la clientèle et le stock en fut tristement affecté.

Fini la caisse d’absinthe livrée la nuit parce que récemment interdite. Au rebut, les Bec-Kina apéritif des sportifs, l’Amer Picon, le Coup de l’Étrier ou le Bitter Campari, le Cordial Mandarin, le Pastis Olive ou le Pap Anis. Une ‘boisson hygiénique’ représentée par le Quinquina, le Du bo, le Du bon, le Dubonnet et autres Cinzano, Byrrh et Lillet. Les plus inquiétants n’eurent plus droit de cité sur les étagères en verre de derrière le comptoir. Ainsi disparurent le Bitter du Kasaï à base du Cola du Congo, une invention de Monsieur Luc Marcette, le Cycle, un apéritif fortifiant au goudron, le Fred Zizi dont le contenu de la bouteille n’avait rien de commun avec son appellation bien que mentionnant ‘produit naturel’ sur son étiquette.

Joseph emmenait Agathe dans ses bagages. Ils venaient juste de se marier. Ils

avaient 20 ans tous les deux. La boulangerie fut repeinte en bleu, la même couleur que les yeux de sa femme. Le jour même, la clientèle masculine fut plus nombreuse que la clientèle féminine afin de venir se délecter du délicieux visage d'Agathe, mais elle semblait si inaccessible que peu à peu ils finirent par se lasser. Les clientes reprirent leur rang dans la file d'attente et leurs maris à l'intérieur du Bar des Platanes.

Comme tous les boulangers, il passait ses nuits au fournil et une partie de la journée à dormir. Tout au début, Agathe se débrouillait seule au magasin. Les cinq premières années furent un peu difficiles, mais avec beaucoup d'acharnements, ils firent disparaître le seul concurrent du village qui confondait quantité et qualité. Pour faire beaucoup et pas cher, il négligeait la provenance de ses farines. Les charançons envahirent ses sacs de céréales et les phytophages se rependirent dans la mie de son pain. Même cuits, la clientèle n'apprécia guère cet apport de protéine dans les tartines de leurs enfants.

Joseph se fit un ami du meunier. Sa farine se trouvait être une des meilleures de la région et la sympathie qu'ils éprouvèrent l'un pour l'autre n'avait rien de mercantile. Marcel avait pris la suite de son père et, sans être marié, il vivait avec Adèle. Les deux couples se voyaient souvent et les deux femmes partageaient leur désespérance de ne pas pouvoir avoir d'enfant. Joseph culpabilisait en pensant qu'il était peut-être stérile, alors que Marcel supposait que la stérilité n'était pas de son fait. Il s'en était confié à Joseph, mais semblait ne pas être affecté qu'ils ne puissent pas avoir d'enfant.

— *Tu vois, si Adèle m'annonçait aujourd'hui qu'elle était enceinte, je serai très embêté parce qu'il ne serait pas de moi.*

— *Tu ne peux pas avoir d'enfant ?*

Marcel marqua un temps d'arrêt, surpris d'avoir été trop loin.

— *Non, je fais tout pour ne pas en avoir. Le problème, c'est que je ne veux pas me marier. Je doute de mes sentiments pour Adèle et si elle me disait attendre un enfant, je devrais l'épouser.*

— *Pourquoi tu ne lui dis pas. Elle va souffrir si ça arrive.*

— *C'est justement, je ne veux pas la faire souffrir en lui disant que je ne l'aime pas assez pour me marier. Elle ne le mérite pas.*

— *Tu sais comment ils sont au village. Ils critiquent ceux qui vivent ‘à la colle’. Si tu n’aimes pas Adèle, il vaudrait mieux que tu la quittes.*

— *Je n’arrive pas à me décider.*

Joseph ne comprenait pas le raisonnement de Marcel, les sentiments qu’il éprouvait pour Agathe le mettaient à l’abri de telles tergiversations.

Leur premier regard eut lieu le jour où elle entra dans la boulangerie. Il y était simple mitron dans un village voisin des Alpilles. Il passa son CAP de boulanger le mois qui suivit leur rencontre. La foudre leur tomba dessus de manière irréversible. Si Marcel n’avait plus ses parents, Agathe se passa du consentement des siens et ils s’installèrent à Saint-Jules-des-Massanes, en face de chez Germaine, dans une boulangerie abandonnée depuis peu.

Rose avait enlevé les volets qui protégeaient les deux vitrines des lancers de cailloux des affreux garnements du village et sortait le pain des paniers que Joseph avait montées du fournil pour le ranger sur les étagères en bois. Elle ne se lassait pas de cette odeur de pain chaud qui embaumait le magasin.

Rose faisait plus jeune que ses vingt-cinq ans. Le père de son enfant était mort en 40, pendant la bataille des Ardennes. La mère de Rose gardait le petit de quatre ans pour que sa fille puisse travailler. Elle trimbalait son ravissant minois dans le magasin jusqu’à ce que sa patronne vienne la remplacer tous les jours en début d’après-midi.

Joseph vint lui faire la bise comme tous les matins. Il aimait son sourire et sa gaieté. Toujours d’humeur égale, jamais une plainte ou une réflexion désobligeante à une cliente. Elle s’entendait bien avec Agathe et elle lui emmenait de temps en temps le petit François pour lui faire plaisir.

— *Tu as entendu ma femme ? Sais-tu si elle est levée ?*

— *Non Joseph, je ne sais pas.*

Agathe avait l’habitude de se lever plus tard et pour ne pas la réveiller, il descendait au fournil pour nettoyer et préparer les fournées qu’il attaquerait dans la nuit. Le coup de fatigue se fit sentir plus tôt que prévu, il s’assit, prit sa tête entre ses mains et s’endormit sur la table.

Rose vint le réveiller pour lui dire qu'elle partait et qu'Agathe n'était toujours pas levée.

— *Si Agathe est malade, tu n'auras qu'à venir me chercher, je suis libre cette après-midi, maman me garde le petit.*

Que sa femme ne soit pas encore levée l'inquiéta un peu et il décida de monter dans la chambre. Les deux fenêtres de l'étage donnaient sur la place et leur lit lui faisait face. Agathe tenait la maison de façon soigneuse et les meubles recevaient toujours la couche de cire nécessaire. Il ouvrit la porte de la chambre avec douceur en faisant bien attention qu'elle ne grince pas sur les paumelles.

Sa surprise vint lorsqu'il trouva le lit vide et même pas défait. La porte de la grande armoire était entrouverte et aucune des affaires de sa femme ne reposait sur les cintres. Les tiroirs de sa commode étaient vides aussi et ses affaires de toilette avaient dû partir dans la mallette où elle les rangeait habituellement.

Son incompréhension fut totale. Il ne chercha même pas à comprendre. Le tour de la maison fut vite fait. Deux chambres au second, un séjour et une cuisine au premier étage. Il s'assit, essaya de respirer calmement, mais ne trouva pas la concentration nécessaire pour une réflexion apaisée. Il partit en courant chercher Rose qui se précipita avec lui au magasin.

Il y avait toujours quelqu'un derrière une fenêtre et ce jour-là, ce fut cette vieille peau de Suzanne qui les vit passer. Demain, le village serait au courant de ce qui n'était pas et les ragots iraient bon train.

Rose chercha des indices qui auraient pu lui faire comprendre ce qui avait bien pu se passer. Elle dut reconnaître que rien ne laissait supposer un malheur et que le départ d'Agathe était inexplicable. Elle conseilla à Joseph d'aller voir les gendarmes de Saint-Firmin qui diligenteraient sans aucun doute une enquête. Ce qui semblait sûr était qu'Agathe avait pris le temps de faire ses valises, ce qui laissait supposer une décision mûrement réfléchie.

Elle resta à la boulangerie toute l'après-midi et, alors que d'habitude la clientèle se faisait rare, les femmes du village vinrent chercher le pain qu'elles avaient déjà pris le matin même. La première fut bien sûr la vieille Suzanne.

— *Alors, qu'est-ce qui se passe ?*

— *Rien pourquoi...*

— *Je t'ai vu passer en courant avec Joseph.*

— *Il avait oublié la pâte dans le fournil et il est venu me chercher pour que je l'aide.*

— *Et sa femme, elle ne pouvait pas l'aider ?*

— *Elle est morte.*

— ...

— *Enfin, elle était morte de peur.*

L'explication n'allait sûrement pas la satisfaire, elle trouverait sûrement une version bien plus dramatique et terrifiante.

Les gendarmes vinrent voir Joseph le lendemain matin. Ils essayèrent de le rassurer, de le questionner pour savoir comment Agathe était les derniers temps. De comprendre pourquoi une femme si appréciée par son mari avait pu disparaître du jour au lendemain sans motif apparent et sans un mot d'explication.

Ils ne pouvaient pas encore constater la disparition faisant valoir qu'elle était adulte et qu'il était trop tôt pour envisager quoi que ce soit, mais ils promirent à Joseph qu'ils feraient discrètement une petite enquête pour savoir si quelqu'un, par hasard, l'avait aperçu.

Le pain du lendemain n'aurait certainement pas son goût habituel, Joseph était trop perturbé pour qu'une fournée puisse ressembler à une autre.

Germaine fut la première à s'en apercevoir.

— *Eh bé, mon amoureux, qu'est-ce qui t'arrive ? Ton pain a le goût de la tristesse ce matin.*

— *Tu es au courant ?*

— *Bien sûr, au courant de ce qui est vrai et même de ce qui ne l'est pas. Il paraît que tu as foutu ta femme dans le four parce qu'elle te trompait et que tu as fait croire qu'elle avait disparu. Et ça, c'est la version la plus probable. Les autres, je ne t'en parle pas.*